Physionomies Parisiennes

ARTISTES

ET

RAPINS

PAR

LOUIS LEROY

DESSINS PAR COOK



PARIS
A. LE CHEVALIER, ÉDITEUR
RUE RICHELIEU, 61

1868

ARTISTES & RAPINS

Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl
rue du Bac, 30

Physionomies Parisiennes

ARTISTES

ET

RAPINS

PAR

LOUIS LEROY

DESSINS PAR COOK



PARIS

A. LE CHEVALIER, ÉDITEUR

RUE RICHELIEU, 61

1868

SOMMAIRE

—

ARTISTES ET RAPINS

LES RAPINS

La vocation. — Giotto charbonnait le profil de ses chèvres sous les yeux de Cimabué. Esclave de la tradition, le futur membre de l'Institut trahira sa vocation artistique en griffonnant sur tous ses cahiers, en salissant tous les murs blancs de sa connaissance.

Malheureusement, la réputation nourricière des arts libéraux est loin

d'être intacte. Les parents, qu'avaient d'abord amusés les dispositions de l'enfant, ne tardent pas à s'en alarmer; on impose des entraves au génie naissant; mais la vocation est la plus forte, et le fameux « *anch'io son pittore* » est jeté à la face de la famille consternée.

L'enfant a fait son entrée dans un atelier; le voilà rapin. Son noviciat est dur; plus d'un franc-maçon reculerait devant les épreuves auxquelles il est soumis. Qu'importe! L'amour de l'art le soutient. Il passe victorieux et meurtri à travers les abominables charges traditionnelles, conquiert le droit de porter les coiffures les plus variées, de négliger sa chaussure et de traiter avec mépris tout individu qui « n'est pas du bâtiment. »

Il décide, il tranche les questions avec une autorité indiscutable. Les fortes têtes de la famille sont matées par lui. Impossible de résister à une supériorité qui s'affirme si insolemment. Les critiques le font bondir. Malheur à qui touche à l'arche sainte! Il est foudroyé du coup.

LE DÉBUT. — Par une condescendance dont le favorisé ne semble pas comprendre tout le prix, l'intéressant élève a consenti à faire le portrait de son oncle. L'œuvre est exposée dans le salon, aux regards des amis convoqués pour assister à cette petite fête artistique.

La chose ne ressemble à rien, sinon à une effroyable croûte.

Un silence, qu'il est impossible de supposer approbateur, règne sur toute la ligne. On semble se recueillir, comme sous le coup d'un malheur public.

Enfin le modèle se décide à parler : — Eh bien!... qu'en dites-vous?... Ernest assure que c'est frappant.

— Oui, oui... murmure un cousin, gros marchand de vin à Bercy; mais c'est joliment noir tout de même. Moi je *couperais* cette couleur-là.

— C'est ce qu'il me semble aussi. — Ernest, pourquoi m'as-tu fait si noir que ça?

Cette demande idiote amène sur les lèvres du peintre un sourire dédaigneux. — Voyez les maîtres, répond-il sèchement : Ribeira, Rembrandt, Ca-

ravage, tous vigoureux, tous solides, tous culottés!...

— Et tu as tenu à me... culotter... C'est très-bien. Seulement je voudrais savoir si ça me ressemble.

— Oh! quant à ça, dit la maman, tu es parlant. Veux-tu en avoir la preuve? Faisons venir Nini; les enfants sont étonnants pour reconnaître les personnes.

Mademoiselle Nini est introduite et amenée cérémonieusement devant le portrait. Elle le regarde avec de grands yeux inquiets; puis, tout à coup, elle pointe son petit doigt en s'écriant :

— Oh! Croquemitaine, maman!

Les amis partent d'un éclat de rire imbécile. L'oncle est vexé, la maman est furieuse; seul, Ernest reste impassible.

— C'est ce que j'ai fait de mieux, se contente-t-il de dire en roulant une cigarette, et vous comprenez bien que le jugement de mademoiselle Nini n'est pas sans appel. Tenez, j'ai là une copie faite d'après Théodore Rousseau, un chef-d'œuvre incontestable; eh bien! je vous défie de me dire, vous tous qui avez de l'âge, ce que ce paysage représente.

Il exhibe un panneau bitumineux, rayé au milieu par deux traînées lumineuses : l'une est censée représenter le ciel, l'autre le reflet dans l'eau.

— Hein? quelle note!... En voilà de la vigueur! Comme mon portrait dégringole à côté! — Est-ce assez vineux, cousin?

On admire de confiance, personne

ne se reconnaissant dans cette marmelade de pruneaux.

Cependant la mère du grand homme se risque : — Ernest?...

— Quoi, maman?

— Es-tu bien sûr que ton paysage est placé dans le bon sens?

— Parbleu!

— C'est que... On dirait que l'eau — oh! je vois bien que c'est de l'eau — est plus brillante que le ciel.

— Le ciel est sacrifié.

— Mais... pourquoi le reflet ne l'est-il pas?

Cette réflexion, qui ne manque pas de justesse, frappe l'esprit observateur d'Ernest; il regarde son paysage et s'aperçoit en effet qu'il est à l'envers; alors, avec une déférence qu'on ne

saurait trop louer, il daigne le remettre à l'endroit.

— Tiens! c'est drôle, reprend la maman, maintenant qu'il n'a plus la tête en bas, je m'y retrouve encore moins... Si tu le remettais dans l'autre sens.

Ernest fronce le sourcil et secoue sa chevelure ondoyante : — Vous voyez, s'écrie-t-il, voilà une œuvre de maître, reproduite avec amour par un adepte, et vous êtes incapables à vous tous d'en distinguer l'endroit d'avec l'envers!... Et vous voulez qu'un enfant soit juge d'un portrait? Allons donc! L'art est chose sacrée, interdite aux profanes. Hors du temple, marchands sacriléges! Vendez du calicot, du vin, des épices, mais inclinez-vous sans

comprendre devant la redoutable majesté du Beau !

Les parents se retirent sans savoir gré à Ernest de sa modération, et sans s'avouer qu'ils avaient droit aux coups de fouet du précurseur.

Lui, le génie méconnu, se venge noblement de ses contempteurs en donnant à plein collier dans tous les défauts des peintres à la mode : ses fonds sont plus lourds que ceux de Diaz, ses vues de Venise plus chiffonnées que celles de Ziem, et son réalisme ferait peur à Courbet ! Il a déclaré un jour, en pleine brasserie, qu'il avait regretté, en peignant un saumon avancé, que ses couleurs ne sentissent pas mauvais. Ce à quoi un ennemi a répliqué que sa couleur étant suffisam-

ment mauvaise, une odeur désagréable aurait fait double emploi.

E RAPIN PIOCHEUR. — S'il suffisait d'être exact et zélé pour devenir un grand peintre, Ravinet serait bientôt à tu et à toi avec la célébrité. Malheureusement la nature ne lui a donné que le désir de bien faire, elle a oublié le reste.

Il s'installe à l'atelier avant l'heure. C'est toujours lui qui allume le poêle, toujours lui qui l'éteint. Jamais il ne laisse ses figures inachevées. Les méchants prétendent qu'il lui est arrivé souvent de mettre six orteils à un pied. Pour lui, il n'y en a jamais assez.

Le professeur l'estime, s'intéresse à

ses efforts et voudrait le voir percer. Il est si docile, si peu raisonneur.

On a remarqué que les natures indépendantes, les *tempéraments*, sont souvent mal vus par les maîtres. Il en est peu qui s'astreignent à respecter les penchants individuels de l'élève. Ingres considérait comme une insulte toute tentative de couleur commise dans son atelier.

Le piocheur et le modèle de femme vivent rarement en bonne intelligence. Leurs chicanes sur les *repos* sont interminables. L'un voudrait toujours travailler; l'autre se donne pour mission de ne poser que le moins possible. Arrangez cela.

— Voyons, Esther, restez donc tranquille.

— Tiens! je n'ai peut-être plus le droit de me moucher?

— Vous ne faites que cela depuis ce matin.

— Est-ce ma faute si j'ai un rhume de cerveau?... J'en souffre assez.

— C'est convenu, vous en mourrez. En attendant, ne bougeons plus.

— Quel photographe que ce monsieur Ravinet!

— Je ne vous demande pas ce que je suis; mais j'exige que vous posiez convenablement.

— Vous seriez joliment vexé si je posais convenablement.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que je serais habillée au lieu de... Mâtin! qu'il fait froid ici... Tenez, je suis pétrifiée.

Ravinet veut profiter de l'embellie pour déterminer le mouvement de son torse; malheureusement la pétrification du modèle n'est pas encore assez avancée.

— Finissez donc, Esther, vous vibrez comme une corde de piano.

— Je ne vibre pas, je grelotte.

— Et on étouffe, ici. Le poêle est rouge.

— Connu! on vient de peindre la porte avec du vermillon.

— Quelle bêtise!

— Il faut que j'aille voir ça.

— Esther, je vous somme de vous immobiliser!

— Oui, monsieur Ravinet, un marbre.

La statue descend de sa table et va

en trottinant s'assurer de l'état du poêle, qu'elle gorge à faire éclater la fonte.

L'opération terminée, Esther retourne à son poste en s'écriant :

— Est-ce mal outillé, chez vous! Parlez-moi de M. Cabanel, à la bonne heure! Chez lui le modèle est entouré d'égards et de bouches de chaleur. Ah! c'est bien la dernière fois qu'on me reprend à poser dans une baraque à élèves. Quelle cassine! Sur quarante que vous êtes ici, je parie qu'il n'y a pas seulement deux millionnaires... La peinture devrait être interdite aux gens pauvres; à quoi que ça leur sert? à être plus panés encore.

— Mais taisez-vous donc! rugit Ravinet, on ne s'entend plus travailler.

— Heureusement, réplique gracieusement le modèle, car ça ferait de fichue musique... Allons, bon ! on vient encore de me cacher mon mouchoir.

L'entrée du professeur fait cesser le feu. Il passe derrière chaque élève en indiquant d'une phrase nette le défaut de la figure.

— Est-ce une femme ou un homme que vous avez voulu peindre, monsieur Tridon ? demande-t-il à un amoureux des primitifs.

— Monsieur, j'ai cru... j'ai cherché le style.

— Tâchez donc tout simplement de trouver votre bonne femme. Cela vaudra mieux que de charpenter une

créature maigrelette qu'on habillerait avec un fourreau de parapluie.

Du continuateur de Memling, il passe à un fanatique de Rubens.

— Ah! mon Dieu! Qu'est-ce que c'est que ça?... Une cascade de chairs! une avalanche de muscles! On vous a donc commandé une enseigne pour la femme colosse? Vous devriez vous entendre avec M. Tridon : — lui qui manque du nécessaire, — il se trouverait bien de votre superflu.

Quand vient le tour de Ravinet, le professeur s'assied devant la toile en hochant la tête d'un air de satisfaction :

— Bien, très-bien... C'est cherché et trouvé. Monsieur Ravinet, vous êtes un exemple frappant de ce que peut

un travail acharné. Vos dispositions étaient douteuses, et cependant vous êtes arrivé, à force de persévérance, à un résultat tout à fait satisfaisant. Si tous ces messieurs travaillaient comme vous, il n'y aurait plus assez de prix pour l'atelier... Malheureusement...

Le cascadeur. — Le professeur a jeté un regard morne sur la toile du voisin de Ravinet, l'incorrigible Montagnon.

— ...Malheureusement tous vos camarades ne vous ressemblent pas, mon cher Ravinet. — Quel jour sommes-nous aujourd'hui, monsieur Montagnon ?

— Mercredi, monsieur, répond en

souriant agréablement le cascadeur.

— Et votre figure n'est pas encore en place!

— C'est que j'ai recommencé l'esquisse plusieurs fois, sans pouvoir me contenter. Je suis si difficile pour moi-même...

L'aplomb du scélérat indigne le patron.

— Je vous trouve dur, même!... Ah ça! monsieur Montagnon, quand aurez-vous fini de venir perdre votre temps ici?

— Dame! monsieur... quand mes études seront complètes.

Le professeur brandit son appui-main avec colère.

— Il ose parler de ses études!

— Je vous jure, monsieur...

L'ATELIER



Tàchez donc tout simplement de trouver votre bonne femme. (P. 21.)

— Que le besoin de flâner est pour vous de première nécessité? Il n'est pas nécessaire de jurer pour me persuader cela. Je déplore, monsieur Montagnon, je condamne, je flétris votre paresse invincible. Vous le savez, pourtant, tous les grands peintres ont été de grands travailleurs. Trouvez-vous, monsieur, que Raphaël, Titien, Rubens aient assez produit?

Montagnon ne répond rien.

— Je vous demande, monsieur, si l'œuvre de Raphaël vous paraît suffisant pour un homme mort à trente-trois ans?

— Oh! oui, monsieur... certainement.

— Et pensez-vous, lorsque vous serez arrivé à cet âge, avoir seulement

terminé... la figure que voici ? Je ne le crois pas, moi.

Cette facétie est accueillie chaudement par les élèves. Le professeur, satisfait de leur avoir prouvé que l'Institut trouve au besoin le petit mot pour rire, s'en va sur son succès en se frottant les mains.

C'est qu'il est vraiment incorrigible, ce diable de Montagnon. Les *poils*, les *suifs* qu'il reçoit du professeur, glissent sur lui comme la pluie sur une vitre. Il affecte bien sous l'averse un air contrit, résigné et souffrant qui désarme parfois le Jupiter tonnant; mais une fois hors de portée ou à l'abri, il recommence à se délasser de n'avoir rien fait.

— Maréchal, s'écrie-t-il en esquis-

sant un entrechat, passe-moi le tabac.

— Quel tabac?

— Le tien.

— Fumé. J'allais t'en emprunter.

— Maréchal, mon fils, tu as dû prendre naissance dans un grand collecteur de la Basse-Normandie... vrai, tu es trop rat!

Esther, heureuse d'avoir un prétexte pour se déranger, prend la parole :

— Monsieur Montagnon, voulez-vous le mien?

— Oui, jeune beauté contrôlée à la Monnaie, je veux le vôtre, de tabac, et à charge de revanche, foi d'Assuérus! C'est en échangeant leurs « deux sous à fumer » que madame de Staël et Benjamin Constant ont jeté les bases d'une

amitié inaltérable. Passez-moi votre caporal.

Le modèle fouille dans toutes ses poches pour trouver sa blague, ce dont Ravinet se plaint avec aigreur.

— Aurez-vous bientôt fini, mademoiselle? Je vous le dis une fois pour toutes : Vous n'êtes pas ici pour fouiller dans vos poches!

— Du moment que ce n'est pas dans les vôtres, réplique Esther, qu'est-ce que vous avez à marronner?

— J'ai à marronner que vous ne posez pas.

Assuérus, qui tient à sa pipe, se hâte d'intervenir :

— Sois clément, ô Ravinet! Voilà une heure que je n'ai fumé et je me meurs de consomption.

— Il a servi à grand'chose le galop que tu viens de recevoir.

— Ingrat! je suis derrière toi en admiration de la façon dont tu beurres son torse, et tu te plains? Je veux étudier ta manière; cela ne peut que faire du bien à la mienne.

Tout en fumant sa pipe, le flâneur paraît suivre d'un œil attentif le travail de Ravinet. Il murmure de petits mots approbateurs :

— Oh!... charmant!... exquis!... Chic, chic, chic!... Quelle patte et quelle pâte! Esther!

— Monsieur.

— O est long dans pâte et bref dans patte. Retenez ce précepte, mon enfant, il vous servira dans les réunions mondaines de la rue de Nazareth...

Ah! diable! prends garde, Ravinet, prends garde!

— A quoi?

— Tu mets trop de cinabre dans tes chairs; on a rarement d'engelures au torse.

— Tu m'ennuies, toi, tu sais?

— Donnez donc des conseils aux gens! Ça ne fait rien, je continue, dussé-je encore être payé d'ingratitude.. Ah! sapristi! qu'est-ce que tu fais donc là, mon bonhomme?

Ravinet ne répond rien.

— Voilà que tu blaireautes maintenant. Mais, cher ami, tu enlèves le grain, le mat de la peau; ta poitrine devient trop luisante. Que diable! ce ne sont pas des boules de billard que tu peins là.

Indigné, Ravinet sort des gonds et ordonne à son cauchemar de le laisser travailler en paix.

— C'est bon, on te laisse. On va jouer tranquillement au *chat perché* dans un coin de l'atelier.

La *tranquillité* de ce jeu ne tarde pas à dégénérer en un effroyable tohubohu. On monte sur la table du modèle, on grimpe sur le poêle, chaque échelon de l'échelle sert de perchoir à un élève; sur le point d'être pris, le terrible Montagnon, pour sauver la situation, ne trouve d'autre moyen que de sauter sur les épaules de Ravinet, qui sacre à faire frémir.

L'exaspération du piocheur est au comble, et franchement il y a de quoi : sa toile a été crevée en trois endroits,

sa boîte à couleurs renversée sens dessus dessous. On se jette des tubes à la tête. On arbore des morceaux de vieilles blouses aux appuis-main. Deux élèves, montés à califourchon sur des camarades complaisants, s'élancent l'un sur l'autre au galop de leurs destriers, en rompant leurs lances sur des boucliers représentés à ravir par des toiles fraîchement peintes.

Debout, dans la pose du *Romulus* de l'*Enlèvement des Sabines* de Poussin, Montagnon organise le désordre. Il lance ses cohortes, fait raser les chevalets, démanteler les tabourets, et, à bout de munitions, puise à pleines mains dans le baquet au charbon de terre pour repousser l'ennemi.

La victoire est suivie d'une marche

triomphale. Élevés sur un pavois porté par les vaincus, Montagnon et Esther, toujours en négligé, font plusieurs fois de suite le tour de l'atelier aux accents généreux d'une musique guerrière.

Des hurlements acclament le cortége. Rien n'y manque, pas même l'esclave insulteur, admirablement représenté par Ravinet, qui vomit contre le triomphateur tout ce qu'il peut trouver de mieux en fait d'injures.

Au plus beau moment de la cérémonie, la porte s'ouvre et livre passage à un homme d'âge accompagné d'un éphèbe. C'est un père conduisant son fils à l'atelier pour la première fois ; il a voulu le présenter lui-même à ses jeunes émules.

Le malheureux se croit dans une maison de fous; il veut rétrograder. Trop tard! La porte s'est refermée derrière lui.

— *Lasciate ogni speranza!* leur crie Montagnon. Entrez, maudits, plus d'espérance! Gardes, emparez-vous de ces hommes et que la torture leur arrache des révélations!

Les étrangers sont placés en équilibre sur des chaises veuves de tous leurs bâtons, et l'interrogatoire commence.

— Que venez-vous faire ici, mouchards? leur demande poliment le vainqueur.

— Mais, monsieur, répond l'homme âgé, je ne sais pourquoi vous vous permettez...

— Avez-vous un mandat ?

— Pourquoi faire ?

— Non ? Alors vous êtes en pleine illégalité. Vous vous vautrez, vous pataugez dans l'illégalité ! Une fois, deux fois, mettez-vous votre écharpe ?

— Une écharpe ?

— Vous l'entendez, fils de la nuit, ces gens viennent pour nous arrêter et ils n'ont seulement pas d'écharpe ! Dans quel temps vivons-nous, mon Dieu, que des gens tranquilles, de simples faux-monnayeurs, puissent être arrachés à leurs familles par les agents d'un pouvoir occulte, sans écharpe ? — Gardes, étranglez ces messieurs en prenant grand soin d'étouffer leurs cris. J'ai dit !

Un des bourreaux prend la parole :

— Capitaine, je crois que nous nous trompons ; ces messieurs me font l'effet de bonnes petites gens qui ne demandent qu'à passer leur chemin paisiblement.

— Mais certainement, gémit le papa.

— Alors que venez-vous faire ici, passants suspects ?

— J'amenais mon fils à l'atelier de M. Cabasson, pour le présenter comme élève.

— Ciel ! qu'avons-nous fait ? s'écrie Montagnon. Vous êtes une pratique du bourgeois, et nous allions oublier les égards qui vous sont dus ! Mort et passion ! Messeigneurs, la vie est chose précieuse et sacrée ; si j'avais attenté à la vôtre, je ne me le serais ja-

mais pardonné de la mienne! — Offrez des siéges convenables à ces messieurs. Voyons, que peut-on vous servir?

— Papa, allons-nous-en, dit l'enfant dont la vocation a faibli.

— Oui, jeune condisciple, vous vous en irez pour revenir demain à l'heure de la leçon; car vous êtes reçu, reçu à l'unanimité, toutes boules blanches! En attendant le moment où nous pourrons vous compter parmi nous, jetez-vous dans mes bras pour y recevoir l'accolade fraternelle. — Gardes, passez-moi l'enfant que je le couvre de baisers. — Et vous, musiciens de l'avenir, entonnez avec moi ce chant de l'olivier :

Heureux qui peut après la guerre,
Réparer le mal qu'elle a fait.
Heureux qui peut... après la guerre
Réparer le... mal qu'elle a fait. (*Bis.*)



E DINER OFFICIEL DES GRANDS PRIX DE ROME. — Toute la fournée de l'année a été invitée chez le ministre. Les entraîneurs de ces jeunes gloires artistiques sont de la fête avec quelques hauts fonctionnaires vivant sur les Beaux-Arts.

On est au salon, où l'on cause discrètement en attendant le potage.

PIGEONNEAU (*sculpteur, bas à Carteret.*) — C'est moi qui m'oublierais bien un instant avec une vieille pipe!

CARTERET. — Tu devrais aussi ôter

ton habit et proposer une partie de saute-mouton à Son Excellence.

PIGEONNEAU. — Il a l'air bon enfant, Son Excellence.

CARTERET. — Excellence est du féminin, méfie-toi.

PIGEONNEAU. — N'aie donc pas peur ; on sait jaboter avec les puissants.

LE MINISTRE (*s'approchant de Pigeonneau et lui parlant avec bonté*). — Eh bien! monsieur Pigeonneau, vous voilà le pied dans l'étrier; encore un effort et vous êtes en selle.

PIGEONNEAU (*oubliant ses précédentes causeries avec les puissants*). — Son Excellence est bien bon.

CARTERET (*bas à Pigeonneau*). — Bonne, donc, bonne.

LE MINISTRE. — Avec du travail,

monsieur Pigeonneau, l'avenir est à vous.

PIGEONNEAU (*de plus en plus interloqué*). — Monseigneur est vraiment trop bonne... Elle peut être tranquille, on bûchera dur à Rome, et ceux qui ne seront pas contents de mes envois, seront joliment... (*se reprenant*) seront bigrement difficiles!

Le ministre s'éloigne du jeune sculpteur avec la même bonté qu'il a mise à l'aborder.

PIGEONNEAU (*à Carteret*). — Ça a bien marché, hein?

CARTERET. — Crétin, va!

PIGEONNEAU. — Comment! je n'ai pas été brillant?

CARTERET. — Autant de mots, autant de bêtises.

PIGEONNEAU (*ulcéré*). — Est-ce ma faute si je me suis fait tout seul ? Il ne faut pas oublier que mon père était maçon.

CARTERET. — Il n'y a pas de danger qu'on l'oublie, tu le répètes assez souvent.

M. DUMONT (*professeur de Pigeonneau*). — Vous aurez l'œil sur vous à table, mon cher ami ; je ne saurais trop vous le recommander.

PIGEONNEAU. — Pourquoi faire, monsieur Dumont ?

M. DUMONT. — Vous n'avez pas la tête forte, vous savez, et je serais au désespoir de vous voir manquer aux convenances.

PIGEONNEAU (*blessé d'une méfiance aussi injuste*). — Monsieur Dumont,

si un autre que vous me disait ça !...

M. DUMONT. — Ce que j'en dis, c'est dans votre intérêt.

PIGEONNEAU. — Je vous en remercie tout de même ; mais quand on a eu un père maçon...

M. DUMONT. — Je sais, je sais. (*Il s'éloigne.*)

UN VALET (*ouvrant les deux battants de la porte du salon*). — Son Excellence est servie !

Pendant la première partie du dîner, le terrible Pigeonneau s'est tenu comme un petit sculpteur en cire ; mais vers le troisième service, il commence à donner de graves sujets d'inquiétude à son professeur et à son voisin Carteret.

PIGEONNEAU (*avec une certaine ef-*

fusion, au personnage important placé à sa gauche). — Oui, monsieur... maçon ! Et je n'en rougis pas (*avec énergie*), et je n'en rougirai jamais !

LE PERSONNAGE IMPORTANT. — C'est d'un noble cœur, monsieur.

PIGEONNEAU. — Merci... Voyez-vous, quand on s'est fait soi-même... (*à Carteret, qui lui donne un coup de pied sous la table.*) Hein ?

CARTERET (*bas*). — C'est la troisième fois que tu le lui dis.

PIGEONNEAU. — Ça prouve que j'en suis fier.

CARTERET. — Mais ça peut prouver aussi que tu jugules ton voisin.

PIGEONNEAU. — Je vas lui proposer de faire son buste ?

CARTERET. — Garde-t'en bien.

PIGEONNEAU. — Sois donc calme... j'aurai soin de lui dire que ce sera à l'œil.

CARTERET. — Pigeonneau, ton père était maçon?

PIGEONNEAU. — Je ne l'ai jamais caché.

CARTERET. — Eh bien, toi... tu n'es qu'un mufle!

PIGEONNEAU (*ému*). — Ah! Carteret... ce n'est pas gentil ce que tu me dis là.

CARTERET. — Tu m'y forces, c'est ta faute.

UN DOMESTIQUE (*à Pigeonneau*). — Château-Laffite ou Chambertin?

PIGEONNEAU (*sans hésiter*). — Des deux. (*Le valet emplit les deux verres.*)

CARTERET (*indigné*). — Quel gnaff tu fais !

PIGEONNEAU. — Qu'est-ce que j'ai encore dit ?

CARTERET. — Ne pouvais-tu prendre un seul des deux vins ?

PIGEONNEAU. — Mais puisque je les aime tous les deux ?

CARTERET. — Tiens ! ton père devait manger son cervelas avec plus de noblesse que tu n'en mets à dévorer tes truffes. Ote donc tes coudes de dessus la table.

PIGEONNEAU. — Mâtin ! tu me les fais payer cher, mes truffes !

Le dîner continue sans nouvelle anicroche, jusqu'au moment où le ministre après avoir demandé le nom du grand-prix d'architecture, lui adresse

la parole d'un bout de la table à l'autre.

LE MINISTRE. — Eh bien! monsieur Caniveau, vous voilà le pied dans l'étrier; encore un effort et vous êtes en selle.

L'architecte s'incline sans répondre, mais le fils du maçon dresse l'oreille à ces paroles qu'il a déjà entendues pour son compte.

PIGEONNEAU. — Soyez tranquille, Mon Excellence, une fois sur ma bête, j'y resterai collé comme un timbre-poste.

CARTERET. — Veux-tu bien te taire! Ce n'est pas à toi qu'on parle; c'est à Caniveau.

PIGEONNEAU. — Pourquoi qu'il lui dit la même chose qu'à moi?

CARTERET. — Il a peut-être des comptes à te rendre.

PIGEONNEAU. — Si j'étais ministre, moi...

CARTERET. — Si tu étais ministre, tu ne ferais pas clapper ta langue après chaque verre de vin que tu bois.

PIGEONNEAU. — A Bercy, ils font tous ça.

CARTERET. — C'est vrai, je l'avais oublié, pardon.

LE MINISTRE. — Vous aussi, monsieur Carteret, vous voilà en selle.

CARTERET. — Et je tâcherai de m'y bien tenir, monsieur.

PIGEONNEAU (*vexé*). — C'est dégoûtant ! c'est infect !

CARTERET. — A qui en as-tu maintenant ?

PIGEONNEAU. — Pourquoi te met-il en selle quand il ne m'accorde encore que le pied dans l'étrier ?

CARTERET. — Pour varier sa conversation.

PIGEONNEAU. — C'est injuste. Je vas faire sa charge avec de la mie de pain et la coller sur la glace du salon.

CARTERET. — Es-tu bien sûr que ton père n'était pas un peu sculpteur ?

PIGEONNEAU. — Cette farce !

CARTERET. — C'est que tu es tellement maçon, toi.

PIGEONNEAU. — Tout ce que tu voudras... Je t'aime comme deux frères, mon vieux Carteret... Celui qui t'échignerait devant moi, je te vous le flanquerais la tête la première dans

mon baquet de terre glaise. N'est-ce pas que t'es mon frère, Carteret?

CARTERET. — Tiens-toi, Pigeonneau, veille sur tes émotions, ou tu vas pleurer comme une vieille bête, selon ton habitude.

PIGEONNEAU (*très-ému*). — Et quand je verserais une larme sur notre amitié... serait-ce... serait-ce à toi de m'en faire un crime?

Ici le ministre se lève de table et passe dans le fumoir avec tous les convives.

PIGEONNEAU (*défendant tout seul la position*). — En voilà des lâches, ils désertent au plus beau moment.

CARTERET. — Voyons, vas-tu te lever?

PIGEONNEAU. — Jamais!... Je n'ai pas encore fini.

CARTERET. — Si tu ne viens pas, je fais monter les hommes du poste.

PIGEONNEAU (*obéissant en rechignant*). — Oh! un frère... menacer son aîné... de le flanquer au violon!.. Depuis la mort d'Abel ça ne s'était pas revu.

AU FUMOIR. — LE MINISTRE (*à Pigeonneau*). — Vous ne prenez pas un cigare, monsieur Caniveau ?

PIGEONNEAU. — Avec votre permission, Excellence, mettons Pigeonneau.

LE MINISTRE (*souriant*). — Pardon. Ces deux noms ayant une certaine analogie... Je vous recommande ces *prinçadorès* que j'ai rapportés moi-même de la Havane.

PIGEONNEAU. — Impossible, mon

ministre... *Joséphine* ne me le pardonnerait pas.

LE MINISTRE (*riant*). — Ah ! ah ! mademoiselle Joséphine ne permet pas que vous fumiez ?

PIGEONNEAU (*étonné*). — Elle, mon ministre ?... Mais elle ne fait que ça du matin au soir... C'est ma pipe, ma vieille pipe... (*la tirant de sa poche*) que j'ai l'honneur de vous présenter.

LE MINISTRE. — Et moi qui croyais...

PIGEONNEAU. — Des bêtises ! Voyez-vous, mon ministre, quand on a l'avantage de descendre d'un maçon... de deux maçons même... car mon grand-père...

LE MINISTRE. — Ah ! monsieur votre père était...

PIGEONNEAU. — Et je n'en rougis pas. Il y a quelquefois plus de vertu dans la mansarde du prolétaire que dans le lambris doré des palais... (*Il se retourne vivement.*) Ah! que c'est bête, ça... on vient de me pincer.

Le ministre profite de la diversion pour aller causer avec un élève moins haut placé sur l'échafaudage social.

PIGEONNEAU (*à Carteret*). — C'est toi qui m'as pincé?

CARTERET. — Si je n'ai pas été jusqu'au sang, il ne faut pas m'en vouloir, j'y ai fait tout mon possible.

PIGEONNEAU. — C'est donc un crime d'avoir présenté Joséphine à un ministre?

M. DUMONT (*s'approchant de son*

élève). — Monsieur Pigeonneau je le dis à regret et avec une profonde amertume dans le cœur, votre conduite pendant le dîner a été ***au dessous*** de tout éloge.

PIGEONNEAU. — Vous savez, monsieur Dumont, faut pas me remercier pour ça; je suis l'homme de la nature.

M. DUMONT. — J'ai connu de simples sauvages qui avaient plus de tenue que vous à table.

PIGEONNEAU (*blessé*). — Monsieur Dumont, vous êtes mon professeur, c'est vrai, mais vos sauvages... c'est roide. (*Il pleure.*) Tous ceux que j'aime m'insultent de... devant les grands de la terre.

M. DUMONT. — Mon cher Carteret,

emmenez ce malheureux ; il va déshonorer l'Ecole.

CARTERET. — Oui, monsieur. (*à Pigeonneau.*) Allons, viens, vieux plâtrier!

PIGEONNEAU (*flatté*). — Mon père m'a dit souvent qu'en venant au monde mes premières couches avaient été des sacs à plâtre.

CARTERET. — Voyons, viens-tu?

PIGEONNEAU. — Jamais!... Je n'ai encore bu que six liqueurs... M'en reste encore six à connaître... à apprécier.

CARTERET. — Tu ne sais donc pas ce que le ministre vient de dire au surintendant ?

PIGEONNEAU. — Il veut me faire avoir la croix

CARTERET. — Ah! bien oui ! Il t'a insulté et tu ne peux pas rester plus longtemps sous son toit.

PIGEONNEAU. — Qu'est-ce qu'il chante celui-là?

CARTERET. — Voici ses paroles textuelles : « On ne me fera jamais accroire qu'un homme aussi parfaitement distingué que M. Pigeonneau, soit le fils d'un limousin. »

PIGEONNEAU. — Il a dit ça?

CARTERET. — Sur tout ce que j'ai de plus cher au monde!

PIGEONNEAU. — Carteret, crois-tu qu'il se battrait avec moi?

CARTERET. — Oui, si tu t'en vas tout de suite.

LA VOIX DU MINISTRE DANS LE LOIN-

TAIN. — Oui, jeune homme, oui, vous voilà en selle; vous n'avez plus maintenant qu'à lâcher la bride à votre talent.

PIGEONNEAU (*en sortant, à Carteret*). — Qu'est-ce qu'il veut lui faire lâcher?

CARTERET. — Il lui dit de ne plus te fréquenter.

PIGEONNEAU (*indigné*). — Oh! un ministre dire ça d'un maçon!... N'est-ce pas, Carteret, que t'as toujours cru que j'étais le fils d'un maçon, toi?

CARTERET. — Puisque je te dis que je commence à croire que tu es le maçon lui-même. Tu serais ton père que ça ne m'étonnerait pas.

PIGEONNEAU. — Merci, Carteret... Tu m'as toujours compris. Ah! si tous les

ministres te ressemblaient..., la maçonnerie serait respectée en France !

LES ARTISTES

Le réaliste. — Le réaliste possède assez volontiers le physique de son talent : de l'épaisseur, de la vulgarité et une noble indépendance à l'endroit des convenances sociales. La peinture, c'est l'homme.

Son *génie* est capricieux et variable comme le climat de Paris. Les jours où il est en voix, il donne sans effort l'*ut* de poitrine de sa manière ; mais

que de défaillances et de déplorables quarts d'heure dans le cours de sa carrière artistique!

Ces éclipses arrivent immanquablement quand il veut désencanailler ses produits et frotter sa brosse aux choses de la vie mondaine.

Partant de cette maxime : « Faire ce qu'on voit, » il est persuadé de son égale aptitude à reproduire une madone ou une vachère, au choix du preneur. En cela il se trompe du tout au tout.

Tel réaliste qui se tire proprement d'un tas de fumier, échoue dans l'imitation d'un manteau de cour. Pour avoir consenti à lui servir de modèles, de belles dames se sont vues tout à coup transformées en souillons mal déguisées en princesses.

Qui fait bien le torchon peut manquer la dentelle; mais notre homme ne croit pas un mot de cette vérité; il est le seul à ignorer que ses marquises semblent avoir été élevées sur les genoux d'un portier, et que ses secrétaires d'ambassade pourraient jouer au bouchon sur le boulevard sans être remarqués.

Dans le but de donner le change sur le terre-à-terre de son « style, » il entasse théories sur théories pour s'élever un peu dans le ciel de l'art. Ce qu'il dépense de paroles pour démontrer la supériorité de son art, ruinerait M. Thiers.

C'est à la brasserie qu'il distribue le plus volontiers aux fidèles la manne de son enseignement; il vide sa chope

sur le Sinaï. Écoutez : « Tout est dans tout, Messieurs... L'artiste, vraiment digne de ce nom, doit être doublé d'un philosophe... au moins... Tenez, aujourd'hui, par exemple, j'ai pris pour objectif un moutardier; je l'ai étreint, je lui ai dérobé ses secrets, et j'affirme qu'il peut sur ma toile marcher de pair avec les productions de l'art le plus élevé. Pourquoi?... Parce qu'il est profondément intime, souverainement individuel... Qui de vous n'a pas été frappé de la déplorable monotonie des vierges de Raphaël? — Un homme surfait. — Ne les dirait-on pas coulées dans le même moule? Qui en a vu une les a vues toutes... Il n'en est pas ainsi de mon moutardier. J'ai su lui donner un accent si particulier, qu'en le

voyant l'homme le plus prévenu ne pourra s'empêcher de s'écrier : Voilà un moutardier qui n'est pas le moutardier de tout le monde ! Il est égueulé d'une façon qui lui est propre, ses maculatures sont à lui, bien à lui, et ne pourraient être celles d'un autre. La critique chercherait vainement dans cent cuisines avant d'en rencontrer un qui lui ressemble. Il est unique, seul! Et je ne crois pas trop m'avancer en déclarant que jamais on n'a pénétré plus avant dans l'intimité, dans l'esprit, dans la personnalité d'un moutardier du dix-neuvième siècle! »

Avec une modestie angélique, il se proclame le premier peintre des temps modernes. Il en paraît si convaincu,

que son absurdité en devient touchante. Les niais à la suite respectent cette bouffonne vanité à l'égal d'une vertu théologale, et disent *Amen* à toutes ses charentonnades.

Une louange simplement exagérée lui semble indigne de lui. Il faut crever la grosse caisse de la réclame pour se faire entendre du colosse. Il l'a dit : On n'est jamais si bien loué que par soi-même.

Sois content, ô réaliste ! tu es le flambeau, le phare, la comète, le messie artistique ! Continue d'étonner le monde en peignant des tas de cailloux et des parapluies rouges ! Projette de plus en plus l'ombre de tes grandes ailes sur les gloires mesquines de l'école moderne, et après toi ta pipe, ta

LE RÉALISTE



De l'épaisseur, de la vulgarité et une noble indépendance
à l'endroit des convenances. (P. 59.)

vieille pipe culottée, ira d'elle-même prendre place au Musée des souverains!

— Encore une chope, hein?

LE FANTAISISTE. — Ah! ah! celui-là a joliment dit son fait au dessin! D'un mot il l'a relégué dans le troisième dessous de l'art d'où il n'aurait jamais dû sortir.

La ligne gêne l'épanouissement de la couleur, le modelé contrarie la « tache. » C'est pour lui qu'on a inventé cette plaisante manière de louer la peinture : — Quelle belle tache! En voilà une tache!

Ne demandez pas à un tableau de

pouvoir supporter l'analyse. Il s'agit bien de cela! Un coup d'œil seulement, et paf! votre jugement est formé : Quelle tache!

Pour le fantaisiste, la peinture n'est qu'un composé d'éclaboussures et de saletés harmonieuses.

Qu'est-ce qu'une Madeleine? une tache blonde; un ciel pur? une tache bleue; un oreiller? une tache blanche; un chat? une tache noire.

Et il tache, et il tache à mettre sur les dents tous les dégraisseurs du quartier.

D'une conscience extrême, il barbouille sa toile avec une réflexion profonde, une conviction que rien ne lasse.

L'absurde public a beau se tordre

de rire devant sa *teinture,* sa foi n'en est pas ébranlée. Il va son petit bonhomme de chemin, heureux du vacarme qui se fait autour de ses taches et du paraphe burlesque qui sert d'auréole à son nom.

Il est connu, très-connu même, et plus d'un rapin envie sa notoriété éclatante.

Jadis il produisait des taches moins mauvaises; mais ce ne sont pas celles-là qui sont le mieux goûtées par *son* fanatique. — Il n'en a qu'un. — « Certes, dit le séïde, il y a des qualités de premier ordre dans le *Jeune homme à la lance;* mais pourquoi le grand artiste a-t-il sacrifié à la forme jusqu'à la minutie? Sa tête a deux yeux, une bouche, un nez, exactement

comme si elle était du premier Flandrin venu. Dans cette vaine recherche du détail, le peintre a perdu de vue le côté caractéristique de toute œuvre d'art, ce qui produit l'émotion, c'est-à-dire la magie de la première impression, l'irrésistible du doigt dans l'œil, la puissance du coup de poing en pleine poitrine : la tache ! la tache triomphante, synthétique, absolue ! »

Quand les temps ont été durs et que le jury barbare a mérité mille morts pour avoir refusé le convoi annuel du fantaisiste, il organise une exposition particulière dont l'aspect n'est pas toujours désagréable ; malheureusement le public ignare feint d'ignorer cet effort suprême ; il l'aplatit sous une indifférence bestiale ; et la tache soli-

taire, victime du mauvais goût de l'époque, rêve au pays où il suffit pour mettre les yeux en fête d'une carte d'échantillons.


E MARBRIER. — Le marbrier passe son temps à chercher les moyens les plus propres à violenter l'attention. Les mesquines susceptibilités de l'Administration l'empêchant de faire la parade devant son exposition, il se voit forcé de la remplacer, pour attirer la foule, par l'étrangeté de ses combinaisons. Un bon sujet, ce serait un sénateur en costume buvant la goutte avec un marchand de mottes à brûler sur le comptoir d'un marchand de vin; ou bien

une femme nue faisant la chasse aux rats; ou, mieux encore, un bal de croque-morts donné dans la fosse commune.

Ces compositions agréables ne lui suffisant pas toujours, il arrivera à combiner la minéralogie avec la peinture : le dallage de son tableau sera en marbre véritable, taillé par petits carreaux selon les règles de la perspective, mais pas du tout selon les lois du bon sens et de la perspective aérienne. Peu lui importe cet accroc à la vérité si les Béotiens font queue devant sa mosaïque et viennent à tour de rôle donner de petits coups sur le lapis lazuli ou le rouge antique, pour s'assurer de leur nature. — C'est en vrai! disent-ils, émerveillés de cet effort de

l'esprit humain. — Oui, tu sais, c'est le même qui a peint le *Bœuf gras au congrès de Vienne...*, un tableau qui a tant fait rire. Oh! c'est un fameux peintre!

Dans cette voie du baroque à outrance, il est difficile de s'arrêter. Chaque année, l'excentrique est tenu d'inventer de nouvelles cascades. Nous l'attendons au jour où il dorera sa toile et peindra son sujet sur le cadre. Il pourra aussi copier une épreuve négative de photographie en renversant l'ordre des lumières et des ombres; il obtiendrait ainsi un effet assez piquant.

Chose regrettable, le succès n'est pas toujours à la hauteur de tant d'efforts généreux. La critique, cette personne grincheuse, se montre mé-

contente de ces bizarreries effrontées et prend à tâche de voiler le plus possible le nom du faiseur de tours.

Que voulez-vous! en marchant sur la tête on ne va jamais loin.



'IMPROVISATEUR. — Il est très-heureux, celui-là. En nourrice, il tétait déjà des réclames; en sortant du collége, il renonçait sur la célébrité.

Doué d'une imagination brillante, d'une facilité *express*, le nombre de ses dessins est incalculable. En faire le compte exact deviendra avant peu une opération qui sera le dernier mot des études mathématiques.

Son talent a été chanté sur tous les

tons. Cependant, depuis quelque temps, des voix fausses se sont glissées dans le concert, et ce ne sont pas celles qu'on entend le moins.

Écoutez donc, on se lasse de tout, même d'applaudir aux effets foudroyants d'une trombe artistique. Faire trop, c'est quelquefois ne pas faire assez. Le moment est venu de mettre une digue au flot gênant de ces productions.

Cette heureuse existence, teintée d'encre de Chine et de mine de plomb, a cependant son point noir : on est un illustrateur, on voudrait devenir un peintre sérieux. Pas difficile à franchir, les études premières ayant laissé tout à désirer.

C'est sa facilité même qui s'oppose

à la transformation de l'improvisateur. Il est tellement habitué à se passer de la nature, qu'il lui est impossible de s'astreindre à la copier; la main va plus vite que l'observation. Le modèle le gêne, l'embarrasse; il trouve plus commode de le supprimer. De là des formes rengaînes, un dessin toujours prévu, dans lequel le chic s'étale audacieusement.

En somme son lot est suffisant. Il lui a donné la fortune, les récompenses, de nombreux clients... Avec cela, comme il serait facile de ne pas faire de mauvaise peinture!

Le tacheron. — De tout temps les maîtres ont employé des élèves pour la préparation de leurs tableaux, se réservant de donner les coups de pinceaux de la fin. Aujourd'hui un entrepreneur a fait mieux, il a perfectionné la manière; il trouve plus simple de ne rien faire du tout : c'est un manœuvre qui lui ébauche sa toile, c'est un compagnon qui la lui finit.

Procédé commode qui simplifie considérablement les études préliminaires.

Le manége de cet industriel a duré longtemps. Comment s'y prenait-il pour tromper les gens sur la part qu'il apportait dans l'exécution de ses ta-

bleaux ? Rien de plus simple. Quand on frappait à la porte de l'atelier, le compagnon quittait l'ouvrage et laissait le tâcheron seul devant le chevalet. Là, le crayon blanc à la main (il s'efface très-facilement) , et tout en causant avec les visiteurs, il feignait de rectifier un contour ou de donner plus d'accent à un muscle; parfois même il se risquait jusqu'à brossailler un détail insignifiant, un bout de terrain, un fond de culotte; dans les grands jours, devant les puissances, il allait jusqu'à crotter un bas de pantalon.

Le visiteur parti, l'ouvrier reprenait la palette et se remettait à la besogne.

A ce jeu déloyal, le tâcheron a attrapé médailles, commandes et le reste. Il

était même sur le point d'enlever la décoration à la pointe du pinceau.... des autres, lorsque ce qui se murmurait tout bas finit enfin par se crier sur les toits.

Une petite enquête eut lieu, le résultat en fut accablant, et, cette fois encore, le geai se vit arracher les plumes du paon.

Cette espèce est heureusement très-rare chez les artistes; mais elle devait trouver place dans cette galerie.

LE PEINTRE DE GRANDES MACHINES. — Saluez l'artiste par excellence, Sa Majesté le peintre d'histoire! Il ouvre et ferme à volonté le livre d'or du grand art!

Quand il opère sur des sujets religieux ou sur des personnages peu vêtus, sa noblesse est de plusieurs quartiers plus vieille que celle du tailleur de culottes rouges, vulgairement appelé peintre de batailles.

Malakoff cède le pas à la *Résurrection*, le zouave n'arrive qu'après le bienheureux et la courtisane toute nue.

Le reproducteur de massacres historiques a pourtant un avantage sur l'enlumineur de miracles : il croit que c'est arrivé; tandis que l'autre a besoin de s'entraîner pour se mettre à la hauteur d'une *Transfiguration*, et l'on comprend qu'il lui soit interdit « d'entrer dans la peau du bonhomme. »

Les maîtres ayant conquis la gloire en mettant leur génie au service de la religion, on doit, sous peine d'être indigne de rivaliser avec eux, glaner les derniers épis d'un champ où il n'en reste guère. On presse les sujets épuisés, on rabâche mal ce que d'autres ont admirablement dit.

Mais les grands tableaux sont encombrants. Tous ceux qui ne vont pas au musée ou à l'église, rentrent fatalement à l'atelier, et comme il n'y a rien qui pousse plus à la mélancolie qu'une toile roulée, on s'arrange pour faire de la grande peinture marchande; de là tant de mètres de coutil consacrés à la gloire de nos armes et de la religion.

Vous comprenez alors à quel point les commandes jouent un rôle impor-

tant dans la vie des peintres d'histoire. La manne ministérielle devient pour eux un objet de première nécessité. C'est une course au clocher à qui enlèvera la décoration d'une chapelle ou la reproduction d'une boucherie quelconque. Hurrah! hurrah! les commandes vont vite!

Jadis le député était une monture excellente que les artistes se trouvaient toujours bien d'enfourcher; aujourd'hui elle me paraît avoir le jarret moins sûr, son cavalier reste souvent en route.

Un directeur des Beaux-Arts du dernier règne qualifiait ainsi le jour où il recevait les artistes : C'est mon jour des pauvres.

Il est mort riche, lui.

E PETIT MAITRE. — L'enfant gâté des amateurs et du public. Ses tableaux font fureur au salon; si on les payait au poids de l'or, le peintre serait volé.

Au moment où j'écris ces lignes, il vient de refuser cent-cinquante mille francs d'un panneau grand comme ma table. Il en veut deux cent mille; il en aura trois cents !

Consciencieux au possible, il ne recule devant aucun sacrifice pour amener à bien ses moindres œuvres. Costumes, armes, bibelots, meubles, il a tout chez lui et fait tout d'après nature.

Si la sorcière d'Endor était encore de ce monde, il lui donnerait un tré-

pied d'or pour obtenir d'elle, moyennant évocation, une séance de Napoléon. Si l'on vendait des champs de bataille, il achèterait celui de Waterloo, et irait planter son chevalet de campagne au milieu du carré de la vieille garde pour étudier ces grands morts sur le terrain.

Remuant, grouillant, bruyant, il s'annonce avec bruit et cause avec fracas. Il monte à cheval, suit les armées en uniforme de fantaisie et se fait peindre dans son atelier botté et éperonné.

Laferrière est le dernier collant gris; le petit maître sera la dernière paire de bottes.

Il se plaît à varier sa mise. Un de ses amis nous a fait le dénombrement

de sa garde-robe : costumes de cheval, de forêt, de plaine, de bateau à vapeur, de wagon, *costume pour monter les côtes!...* Après celui-là on peut se dispenser de nommer ceux qui restent.

Si jamais il va vous voir, tâchez de le faire attendre en compagnie de plumes et de papier. En s'en allant il vous aura laissé un croquis payable à vue chez le premier amateur venu.

Membre du bureau d'une section électorale, l'ennui de recevoir des bulletins le prit, et il dessina sur la table le plus joli cavalier du monde. On scia le panneau immédiatement, il fut mis aux enchères et son produit très-respectable alla grossir le tronc des pauvres de l'arrondissement.

Si la fantaisie lui prenait de tatouer quelque chose sur le bras d'un débardeur, il se trouverait des fanatiques pour marchander le biceps illustré.

Le paysagiste. — Les commencements de sa carrière ont été difficiles. Personne ne croyait en lui; sa famille le supposait légèrement entaché d'idiotisme en le voyant s'entêter avec tant d'acharnement à perdre de belles couleurs sur de bonnes toiles bien propres.

Il est de fait qu'après chaque salon tous « ses enfants » rentraient au gite; il n'en manquait jamais un à l'appel. Le peintre avait son œuvre complet.

Le saisissement amené par la vente

de son premier tableau faillit lui devenir fatal. C'était à ne pas croire; cet événement s'était fait attendre si longtemps! Il commençait à se faire connaître à l'âge où plus d'un artiste se voit oublié.

Excellent homme, gai, cordial, simple, il est plus heureux à lui seul que l'Institut tout entier.

Il adore sa peinture et lui adresse en travaillant les plus douces flatteries : — Fameux, ce petit arbre-là! Comme il pousse bien et comme il est content de verdir! Ah! par exemple, monsieur le ciel, si vous n'êtes pas enchanté de vos nuages, je donne ma palette aux chiens : car vous êtes un vrai séjour de récréation pour les amours et les chérubins... Ah! ah!

petite fleurette, vous avez l'air de vous ennuyer toute seule; consolez-vous, je vais vous donner de la compagnie... Là, friponne, êtes-vous satisfaite de ce coquelicot qui vous fait de l'œil?

Un sentiment exquis, un grand goût, une connaissance profonde des valeurs, un amour ardent de la nature, voilà le dessus de son panier.

Pour le comprendre jusqu'au bout, il faut avoir reçu le baptême de l'atelier. En regardant ses toiles, les gens naïfs sont souvent choqués de leur manque de *propreté*, de la maladresse du faire. Ses fonds et ses ciels, avec leurs touches gauches, heurtées, ont un peu l'air d'avoir traîné longtemps sous les meubles. On voudrait quelquefois envoyer ses nuages au blan-

LE PORTRAITISTE A LA MODE



Pour lui la laideur n'existe pas. (P. 91.)

chissage ; mais il est probable qu'ils y perdraient.



E PORTRAITISTE A LA MODE. — Pour lui la laideur n'existe pas ; les rides, cancans ; les pattes d'oie, bruits qu'on fait courir. Sous son pinceau, madame Thierret deviendrait élégiaque, Pradeau tournerait au petit crevé.

On fait queue, on s'inscrit pour lui arracher un portrait ; il n'y en a pas pour tout le monde. Sa complaisance envers ses modèles n'a d'égale que son adresse à peindre le satin. Le caprice d'une jolie femme est chose sainte contre laquelle ne s'élèvent que les

impies, et qu'il respecte servilement, lui.

— Vous me ferez ressemblante, cher monsieur Dubois ?

— Je m'y engage, madame.

— Et je ne veux pas être flattée du tout, je vous en préviens.

— Je serai juste et sévère comme la vérité.

Le portrait se commence et suit son cours ; il est charmant ; son seul défaut est d'être un peu trop ressemblant.

— Sérieusement, M. Dubois, est-ce que j'ai la taille aussi grosse que ça ?

— Peuh !... oui... oui... on en peut retirer.

— Beaucoup. Tenez...

La dame prend un crayon blanc et

indique sur la toile ce qu'elle veut avoir de largeur.

— Et encore, ajoute-t-elle, je me grossis.

Après le buste on passe à la tête.

— Dites-moi donc, cher maître ?

— Madame ?

— Est-ce que je n'aurai que ça de cheveux ?

— Pardon, je vous en redois encore.

— Je me disais aussi, quelle mesquinerie !... Ah ! par exemple, vous avez été généreux, trop généreux pour la bouche.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûre.

— C'est que vous avez voulu sourire.

— On peut sourire sans ouvrir une bouche comme un four. Tenez.

Le modèle affine son sourire le plus délicat.

— En effet...

— Oh ! vous pouvez en retirer énormément, il en restera toujours assez. Voulez-vous que je vous indique sur la toile ?

— Inutile, je vois ça d'ici.

— C'est laid une joue ébauchée.

— Mais... elles sont terminées, les vôtres.

— Pas possible ?

— Qu'y voyez-vous donc à reprendre ?

— Ce que j'y vois !... Pourriez-vous me dire ce que c'est que ça ?

Elle montre deux lignes roses, en-

cadrant le nez et la bouche, qui tiennent lieu des deux rides profondes dont la nature l'a gratifiée.

— Ceci, madame, est un pli de la peau.

— Oh ! je n'aime pas les plis. D'ailleurs ma peau n'en fait pas.

— Quelquefois ils donnent du piquant à la physionomie.

— La mienne n'en a pas besoin, elle en a à revendre. Nous supprimerons, n'est-ce pas ?

— Mais certainement.

Quand le portrait est sur le point d'être terminé, la dame, qui était brune, apparaît au malheureux peintre blonde comme les blés.

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie l'arti ste

en voyant son modèle ainsi transformé, quel changement !

— Ça me va bien, n'est-ce pas ?

— Sans doute... Mais je ne m'y retrouve plus du tout.

— Vous arrangerez cela. Ce sera l'affaire de deux ou trois coups de pinceau. Vous êtes si adroit.

Le ballon rose est à refaire ; mais il faut à tout prix contenter la pratique ; seulement la note du portraitiste passera, elle aussi, du brun au blond.

LE PEINTRE... D'INDUSTRIE. — Cet honorable Guzman d'Alfarache avait trouvé jadis un moyen coquet pour pousser à l'écoulement de ses produits. Quand il avait,

dans un salon, jeté son dévolu sur un modèle, voici comment il préparait son coup.

— Ah! monsieur, disait-il au père avec un accent pénétré, permettez à un artiste enthousiaste de s'incliner devant la beauté splendide de mademoiselle votre fille.

— Vous voulez vous incliner? demandait le papa surpris.

— Oui, monsieur, oui, mon bonheur serait extrême si je pouvais obtenir de vous la faveur inappréciable de faire une étude, une simple étude d'après cette madone dont vous êtes l'auteur. Ce serait le diamant du salon.

On est toujours flatté d'avoir donné le jour à une madone. D'ailleurs le

peintre est laid, d'une bêtise avérée, il n'y a donc aucun inconvénient à lui permettre de planter son chevalet devant la jeune fille.

Si, il y en a un et très-réel encore; quand l'image est finie, elle est envoyée au papa avec une facture où rien n'est oublié. On paie, de peur d'un scandale, et le chevalier de la palette passe à un autre exercice. Celui-ci:

Il s'arrange, beaucoup avec le palefrenier, un peu avec le maître, pour étudier les performances d'un cheval de prix; puis il renouvelle le jeu de la facture, toujours avec la même délicatesse et le même bonheur.

Ces histoires sont connues de tous. Le premier venu vous dira le nom du monsieur, si vous l'ignorez.

A FEMME ARTISTE. — Rosa Bonheur, Henriette Brown, Léon Bertaux, Lefêvre-Deumier, Marcello, tiennent vaillamment leur place dans l'art contemporain. Leur talent... imberbe est reconnu et applaudi de tous.

Chez les gens du monde le succès de la femme artiste prend toujours des proportions trop grandes ; les artistes, au contraire, ont une tendance à le diminuer. La scie qu'ils font à leurs gracieux confrères consiste à dénoncer dans leurs œuvres l'intervention d'une main masculine.

— Avez-vous vu, cher monsieur, la statue que madame *** vient d'exposer au salon ?

— Je l'ai trouvée même très-remarquable.

— Elle a un talent hors ligne.

— Oui, *il* en a beaucoup.

— Comment... il? Vous croyez-donc que cette dame se fait aider?

— C'est évident.

— Je ne puis supposer cela.

— Naïveté qui vous honore, et que j'ai perdue depuis longtemps, hélas!

Dans le monde, c'est une autre histoire.

— Superbe! magnifique!! Écrasant!!!

— Je parie que vous parlez du chef-d'œuvre de madame de *** ?

— Vous avez deviné. N'est-ce pas que c'est véritablement surprenant?

— Inouï!

— On vient de lui commander le couronnement de l'Arc-de-l'Étoile.

— Bravo! Elle aura l'honneur de mener à bien une tâche devant laquelle tant de sculpteurs ont échoué.

— Est-ce que vous vous la figurez plongeant ses petites mains dans de grands vilains baquets remplis de terre glaise?

— Difficilement. Mais ce qui est plus fort, c'est d'avoir étudié l'anatomie.

— Elle a eu ce courage?

— Il le fallait!

— Est-ce vrai qu'on l'a vue tricoter en se servant de tibias pour aiguilles?

— Vous ne le saviez pas?

— Je n'aimerais pas ça, moi.

— Tous les grands hommes ayant

leurs manies, il doit en être de même des grandes femmes.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT. — En voici le type : Il est âgé, mais vigoureux encore, modeste, bien qu'il soit un des plus grands sculpteurs du siècle; il ne parle jamais de lui, ne dit de mal de personne; et cependant !...

Quand on l'aura perdu, on regrettera amèrement de ne pas l'avoir accablé de travaux; ses moindres maquettes s'enlèveront au poids de l'or; ses bronzes seront peut-être les seuls objets d'art que la postérité acceptera sans bénéfice d'inventaire.

Et cet académicien... n'est pas de

l'académie. Il s'appelle tout simplement Barye.



'INVALIDE DE L'INSTITUT. — Un odéon en douillette les jours de vieux répertoire.

LES AMATEURS



'AMATEUR PARASITE. — Celui qui fait retoucher par son professeur ses délicieuses aquarelles et ses pastels ravissants.

L'AMATEUR MILLIONNAIRE. — Celui de qui l'on dit : « Sans sa fortune, M. de

Belombre aurait été le premier peintre de l'époque. »

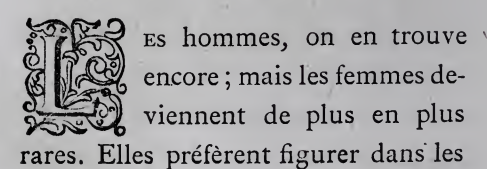
LE DESSINATEUR A LA PLUME — passe un an à copier taille pour taille une gravure de Bervic.

LE FAISEUR DE SILHOUETTES — tend à disparaître comme le carlin.

L'AMATEUR QUI N'A PAS LE TEMPS. — Sans cela!...

CELUI QUI A TOUT SON TEMPS A LUI. — Si on le tuait, celui-là?

LES MODÈLES



Les hommes, on en trouve encore ; mais les femmes deviennent de plus en plus rares. Elles préfèrent figurer dans les



Les modèles femmes ont une certaine pudeur. (P. 107.)

féeries, où leurs formes finissent toujours par être appréciées des amateurs de l'orchestre.

Les juives ont eu et ont encore le monopole de la pose. Leur beauté originelle et un certain dédain du qu'en dira-t-on les prédisposent tout naturellement à l'état de modèle. Malheureusement, la *bicherie* fait concurrence à la peinture, et l'artiste n'est jamais sûr de garder jusqu'à la fin de son tableau la Vénus de louage qui lui a servi à le commmencer.

Les modèles femmes ont une certaine pudeur. Quand elles ne sont plus sur la table, pendant les repos, elles se hâtent de passer le vêtement indispensable pour ne pas rester nues devant l'artiste. Ce n'est guère sans doute,

mais la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Par exemple, elles sont impitoyables pour les visiteurs bourgeois; à aucun prix elles ne veulent se montrer aux gens qui ne sont pas de la partie. Elles sentent chez eux une curiosité érotique qu'il leur déplaît de satisfaire.

Il y en a qui ne posent que la tête avec un bout d'épaule; ce sont les sensitives de la pose. Le plus grand nombre pose l'*ensemble.*

Pour celui qui n'est pas rompu à la vie d'atelier, il y a quelque chose de pénible dans la façon dont le modèle de femme vient offrir ses services. Cette exhibition sent le marché d'esclaves à plein Orient.

On a frappé à la porte de l'atelier.

Une jeune fille, mise décemment, se présente.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle ?

— Monsieur, je viens vous demander si vous avez besoin d'un modèle.

— Ah ! très-bien. Entrez donc.

La politesse de l'artiste est tombée immédiatement au-dessous de zéro.

— Vous ne posez que la tête.

— Je pose tout, monsieur.

— Voyons !

Et la jeune fille, décemment mise, ôte ses gants, son chapeau... et le reste.

Elle monte sur la table du modèle, donne tous les mouvements demandés par le peintre.

— Hanchez un peu... Levez les

bras... Arrondissez-les... Bien.. Vous ne développez pas assez le torse... Vous vous appelez ?

— Rachel.

— Êtes-vous exacte ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Voyons le dos... Il laisse à désirer... il a des maigreurs.

— Dame ! je n'ai que dix-sept ans, et à la maison on mange si mal.

— Êtes-vous seule chez vous ?

— Non, monsieur; j'ai trois sœurs.

— Posent-elles ?

— Elles ont commencé par poser; aujourd'hui...

— Aujourd'hui ?

— Elles ne posent plus.

— Montrez les mains... Superbes !

Vous me convenez; mais si je commence une étude d'après vous, vous ne me lâcherez pas?

— Oh! monsieur, pour qui me prenez-vous?

— C'est que je tiens beaucoup à ne pas rester en plan.

— Monsieur, ma sœur Judith n'a consenti à se laisser enlever par un comte allemand qu'après avoir fini de poser pour M. Gérôme.

— Voilà qui me décide. Rhabillez-vous. Vous viendrez demain à dix heures.

En descendant l'escalier de l'artiste, la belle Rachel reçoit le coup de chapeau d'un monsieur respectable qui rentre avec sa fille.

— La charmante personne! Quel air décent! Trouves-tu, Caroline?

— Oui, papa.

LE JURY DU SALON

La corvée de juger cinq à six mille objets d'art n'est pas des plus douces, et l'on comprend les erreurs qui peuvent échapper aux juges, erreurs que pardonnent difficilement ceux qui en souffrent. Le peintre refusé est féroce. Ce qu'il roule de projets de vengeance dans son vaste cerveau serait bien inquiétant pour ses *bourreaux*, s'ils étaient instruits de ses combinaisons effrayan-

tes. Heureusement elles n'aboutissent jamais; le père Bidault, le bouc-émissaire des temps romantiques, a pu s'éteindre tranquillement sans qu'aucun attentat soit venu attrister la fin de sa longue carrière de paysagiste classique.

Le chapitre des recommandations n'est pas un des côtés les moins ennuyeux de la mission de juger les croûtes contemporaines.

Au dessert, après un excellent dîner :

— Vous savez, cher monsieur, que mon Eudoxie s'est décidée à envoyer au Salon son *Bouquet de fleurs des champs?*

— Ah ! elle s'est décidée?...

— Oui, et nous comptons bien sur toute votre attention.

— Je vous le promets, madame.

— Loin de moi l'idée de réclamer votre indulgence !

— Cependant...

— Non ! Justice seulement. Les coquelicots d'Eudoxie sont assez forts, ils se défendent trop bien d'eux-mêmes, pour que l'idée nous vienne de circonvenir leurs juges.

— C'est parler sagement.

— Si vous croyez devoir les refuser, refusez-les.

— Il faut espérer...

— Nous avons horreur de l'intrigue.

— Je n'en ai jamais douté.

— Frappez nos bleuets, fauchez dans leur fleur nos touchantes marguerites, soufflez sur nos *chandelles*, nous ne ferons pas entendre un murmure,

un soupir !... Seulement un pareil désastre serait inexplicable. A moins d'un parti pris, d'une coalition des membres du jury, Eudoxie doit être acquittée et sortir triomphante de l'épreuve.

Après cela, si le nom de mademoiselle Eudoxie ne figure pas au livret, malheur au juré prévaricateur ! Il pourra lire sur la porte de la salle à manger de la jeune artiste : « Les faux amis n'entrent plus ici. »

Au moment de la révision, l'inflexibilité des juges se laisse entamer plus facilement. Dans ce travail, qui a quelque rapport avec celui des philosophes du crochet, on chiffonne dans les épluchures du salon d'une main moins circonspecte.

Chacun a ses numéros recommandés. « Passez-moi ce tableau de nature morte, je vous passerai le portrait de votre propriétaire. » Et grâce à cette entente cordiale, bon nombre de petites ordures sont enlevées de la *Salle des morts* pour attrister les vivants.

L'EXPOSITION DES REFUSÉS

PEU de monde dans cet enfer des Beaux-Arts. Quelques rapins échevelés parcourent les galeries à grands pas.

CHAMBARD (*s'arrêtant devant une femme verte*). — Quelle note! hein, Godet?

GODET (*arrêté devant une femme bleue*). — Épatant! ces chairs bleuâtres sont d'une audace!...

CHAMBARD. — Tu veux dire verdâtres?

GODET. — Non bleuâtres.

CHAMBARD (*s'apercevant de l'erreur*). — Ah! tu n'en es encore qu'au bleu. Godet?

GODET. — Chambard?

CHAMBARD. — Si nous retournions voir mon *Ariane abandonnée*? Il y a au moins un bon quart d'heure que je ne l'ai caressée du regard.

GODET. — Allons-y! Nous ferons une station en revenant devant mon *Égoutier amoureux.*

O bonheur! il y a quelques person-

nes arrêtées devant le tableau de Chambard.

CHAMBARD (*bas à Godet*). — Voilà mon succès qui se dessine. Approchons, écoutons et profitons.

UN PETIT CREVÉ. — Quelle idée saugrenue d'avoir autorisé l'exhibition de pareilles saletés!

GODET. Ça commence mal.

UN HOMME SAGE. — Je trouve, moi, qu'on a eu parfaitement raison. Parmi toutes ces croûtes j'ai remarqué plusieurs toiles que le Jury aurait pu recevoir sans inconvénient.

LE PETIT CREVÉ. — Mais cette Auvergnate toute nue, cette charbonnière mythologique, pourquoi a-t-on tenu à en attrister nos regards? Je n'ai rien fait au gouvernement, moi!

CHAMBARD (*bas à Godet*). — Si je lui flanquais ma botte dans le fond de son pantalon ?

GODET. — Respecte la critique, Chambard, elle est sainte !

L'HOMME SAGE. — Il est certain que cette figure est atrocement laide... Pour avoir envoyé ça, il faut que le peintre soit fou ou idiot.

CHAMBARD (*rugissant en dedans*). — Honh !...

UN ENFANT *montrant du doigt l'*ARIANE). — Oh ! maman, qu'est-ce que c'est que ça ?

LA MAMAN (*cherchant*). — Ça... Attends donc... Ah ! mon Dieu ! c'est une femme.

L'ENFANT (*ému*). — Elle me fait peur... Allons-nous-en, m'man.

LA MAMAN. — Oh ! bien volontiers.

CHAMBARD. — Les crétins ! Les idiots! Les singes !

GODET. — Voyons du calme. Je te trouve dur pour les modernes Athéniens.

CHAMBARD. — Ah ! tu me trouves dur ?... Eh bien, viens voir un peu ton *Égoutier*, tu m'en diras des nouvelles de tes Athéniens.

Il y a foule devant l'envoi de Godet.

LE PETIT CREVÉ (*riant à se tordre*). Hi ! hi !! hi !!!

UNE COCOTTE. — Oh ! ça, c'est trop drôle. Vrai, c'est ce qu'il y a de plus gai ici.

L'ENFANT. — M'man, pourquoi la femme a-t-elle des grandes bottes comme l'homme ?

LA MAMAN. — Mon ami, c'est pour marcher dans l'eau sans se mouiller.

LA COCOTTE. — Et ces rats qui regardent les deux amants entrelacés!... Oh! la la!... Je suis capable d'en faire une maladie.

LE PETIT CREVÉ. — Je regrette que l'auteur ne soit pas là, j'aurais été heureux de le féliciter.

GODET (*terrible*). — C'est moi, monsieur.

LE PETIT CREVÉ. — Tiens, tiens!

Tout le monde regarde Godet en riant.

GODET. — Allons, monsieur, félicitez-moi, félicitez-moi donc!

LE PETIT CREVÉ. — Votre œuvre, monsieur, répond à mes plus nobles

aspirations. Je ne voudrais pas ne l'avoir pas vue pour dix louis !

GODET (*effrayant*). — Vous blaguez, vous !

CHAMBARD (*entraînant son ami*). — Voyons, voyons. Et la sainteté de la critique ?

GODET. — Les gâteux ! sont-ils assez fétides !

CHAMBARD. — Des Athéniens, quoi !

Une mère faisant ses dévotions devant l'œuvre de son fils.

LA MÈRE. — Oui, c'est beau... c'est très-beau !

LE FILS. — Et ils ont eu le toupet de me refuser ça !

LA MÈRE. — C'est injuste. Seulement... C'est singulier.

LE FILS. — Qu'est-ce qu'il y a de singulier ?

LA MÈRE. — Dans l'atelier tes chevaux ne me faisaient pas cet effet-là.

LE FILS. — Quel effet ?

LA MÈRE. — Ici ils me paraissent lilas et bleu-clair.

LE FILS. — Mais non... je ne sais pas où tu vois ça.

LA MÈRE. — Je t'assure que ce n'est pas une idée.

UN MONSIEUR DÉCORÉ (*regardant les chevaux*). — Étrange aberration ! L'artiste a peinturluré ses dadas comme une boutique de perruquier.

LA DAME DU MONSIEUR. — Il y en a un qui est vert.

LE MONSIEUR. — C'est un défi ! la vue de ces déjections artistiques est

véritablement écœurante. Allons-nous-en, chère amie. Si je regardais plus longtemps ces ordures, je ne pourrais pas dîner.

LA MÈRE (*larmoyant*). — As-tu entendu, mon pauvre Anatole?

LE FILS. — Des bourgeois! qu'est-ce que ça prouve?

LA MÈRE. — Mais pourquoi aussi t'es-tu entêté à peindre ton cheval en vert? Mauve, bleu-clair, à la bonne heure; ce sont des couleurs distinguées.

LE FILS. — Delacroix a fait des chevaux roses.

LA MÈRE. — Oui, mais vert?

LE FILS. — J'ai peint ce que j'ai vu. (*Avec autorité*). L'artiste ne doit compte à personne de sa façon d'interpréter la nature. Malheur à celui qui

se laisse influencer par l'ignorance et l'envie, l'avenir cesse de lui appartenir.

Un peintre refusé, qui n'a pas eu le courage d'exposer avec les autres, se promène fiévreusement dans les galeries.

LE PEINTRE. — En masse, je vous dis, moi, que les refusés valent mieux que les admis.

L'AMI. — Pourquoi alors avoir reculé devant l'exposition de vos deux tableaux?

LE PEINTRE. — Et mes leçons, mes portraits? Les bourgeois sont si bêtes! Un peintre refusé n'est plus un peintre pour eux. Ah! les membres du jury! Ils peuvent être tranquilles... si j'en mets un seul sur ma liste, l'année

prochaine... je consens à être décoré!

CHAMBARD (*triomphant*). — Eh! Godet!

GODET. — Quoi?

CHAMBARD. — Gigoux, arrêté devant mon *Ariane*, a dit aux gens de sa suite : Ça y est.

GODET. — Et moi donc!

CHAMBARD. — Ça y est aussi?

GODET. — Courbet a regardé longtemps mon égoutier.

CHAMBARD. — Tu as de la chance.

GODET. — En s'éloignant il était pâle, et je l'ai entendu murmurer : « M. Ingres n'aurait jamais fait cela. »

1er GARDIEN. — Allons, messieurs, on ferrrme!

CHAMBARD (*roulant une cigarette à la porte*). — Je me plais à croire que

nous aurons des médailles comme les autres.

GODET. — Parbleu!

CHAMBARD. — Si le gouvernement m'en croyait, il ne reculerait même pas devant quelques décorations.

GODET. — J'ai peur qu'il ne fasse les choses qu'à moitié.

CHAMBARD. — N'importe! l'effet est produit : j'ai fait mon trou. Encore deux salons comme celui-ci, et tu me diras des nouvelles de ton Meissonier.

GODET. — Place aux jeunes!... Passe-moi du feu.

FIN

TABLE

—

2327. PARIS. — L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

En vente :

COCOTTES ET PETITS CREVÉS
Par ÉD. SIEBECKER.

LE JOURNAL ET LE JOURNALISTE
par EDM. TEXIER.

RESTAURATEURS ET RESTAURÉS
Par EUGÈNE CHAVETTE.

ACTEURS ET ACTRICES
Par MONSELET.

FLOUEURS ET FLOUÉS (LES USURIERS)
Par ADRIEN PAUL.

LE BOHÊME
Par G. GUILLEMOT.

INDUSTRIELS DU MACADAM
Par ELIE FRÉBAULT

COMMIS ET DEMOISELLES DE MAGASIN.
Par Mlle X...

Dessins par Bertall, Benassis, Cham, Hadol, etc., etc.

En préparation :

LA PARISIENNE
Par PAUL PERRET

LES EMPLOYÉS
Par A. HUART

LES ENFANTS — L'HOMME POLITIQUE
LE FILOU ET L'AGENT, ETC.

Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl, rue du Bac 30.